



Heureux comme deux étudiants ! L'université de Rennes-2 a accueilli Aya et Joude Jassouma à bras ouverts, elle en littérature, lui en français langue étrangère.

# LES BRETONS

## D'ALEP

IL Y A UN AN, JOUDE, AYA ET LEUR FILLE QUITTAIENT LA SYRIE SUR UN CANOT. AUJOURD'HUI, ILS SE CONSTRUISENT UNE NOUVELLE VIE APRÈS AVOIR INTÉGRÉ L'UNIVERSITÉ DE RENNES ET LA COMMUNAUTÉ BRETONNE DE MARTIGNÉ-FERCHAUD. RĒCIT.

PAR DANIELÉ GERKENS PHOTOGRAPHE CATALINA MARTIN-CHICO

**La maison du bonheur est à quelques mètres de la quatre-voies, à la sortie de Rennes.** On y sent passer les camions, faisant vibrer le sol et agitant les haies. Joude, 33 ans, et Aya, 25 ans, n'en ont cure. Pour ce couple arrivé dans l'Hexagone en juin 2016, cette maison meublée a des allures de paradis. Après six ans dans un pays en guerre, d'errance marquée par la peur, les bombes et les morts, ce foyer fait office d'abri. Riches de nombreux projets malgré d'infinis traumatismes, ils ont décidé de faire de la France leur nouvelle patrie. Un matin de mars 2016, nous buvions un café sur l'île grecque de Leros avec Aya et Joude Jassouma. Joude nous avait expliqué qu'il était professeur de français en Syrie. La veille, lui, sa femme et leur bébé de 8 mois avaient traversé la Méditerranée sur un bateau gonflable comme des millions d'autres, fuyant les guerres, Daech, les talibans... Deux jours après cette rencontre, ils sont montés sur le ferry en direction d'Athènes et de l'Allemagne, qu'ils espéraient rejoindre avant la fermeture des frontières. Las ! La famille est restée à Athènes, bloquée par l'accord entre l'Europe et la Turquie. Mais l'histoire ne s'est pas arrêtée là, comme le raconte Joude dans son autobiographie « Je viens d'Alep » (lire page 85). De belles rencontres en coups de pouce du destin, ils ont été sélectionnés pour une relocalisation en France. Une chance quand on sait que, sur les 6 à 7 millions de Syriens, Irakiens et Afghans réfugiés au Proche-Orient ces dernières années, 10 375 personnes de nationalité syrienne doivent être



# REPORTAGE



Joude à l'issue de sa journée d'intégration à l'Office français de l'immigration et de l'intégration.



Avec Ibrahim, un Palestinien de 29 ans étudiant en français langue étrangère qui a dû laisser femme et bébé à Gaza.



Près de la route, Aya, Joude et Zain Alsham rayonnent devant leur maison.

relocalisées en France cette année. Le 9 juin 2016, le couple arrive donc à l'aéroport de Nantes. « Il faisait beau ce jour-là, se souvient Joude. Dans le car qui traversait la campagne, je me suis dit que c'était le premier jour de notre deuxième vie. J'admirais le paysage, je me demandais comment allait être l'endroit où nous allions. » Leur destination ? Martigné-Ferchaud, commune d'Ille-et-Vilaine à la solide tradition résistante et aux petites maisons grises ramassées autour d'une église. Son maire, Pierre Jégu, raconte : « J'ai reçu un coup de fil de l'association d'accueil aux réfugiés un jeudi. Ils cherchaient des logements. J'ai tout de suite dit oui car nous avions un bâtiment disponible : l'ancienne gendarmerie, désaffectée sous Sarkozy. » Le soir même, le conseil municipal vote à la quasi-unanimité la réaffectation du bâtiment et son rafraîchissement pour accueillir une quarantaine de réfugiés. Mais il y a eu des réticences. Pierre Jégu reconnaît que « dans la semaine qui a suivi le vote, le Front national a tracté contre le projet. Certains ont cessé de [lui] parler, des maires des alentours ont marqué leur désapprobation. Durant la nuit, des affiches hostiles ont aussi été placardées sur l'ex-gendarmerie, mais elles ont immédiatement été retirées ». Il affirme toutefois que « globalement, cela s'est bien passé ». Vrai, même si nombreux sont ceux qui ont eu peur. Faudrait-il fermer à clé son domicile ? Ces réfugiés seraient-ils dangereux ? Quelques mois après les attentats de Paris, la machine à rumeurs et à amalgames tournait à plein. À Martigné-Ferchaud, une quarantaine de réfugiés pour 2 500 habitants, c'est un ratio à peu près équivalent à ce qu'a fait l'Allemagne sous la houlette d'Angela Merkel et de son « Wir schaffen das » (« Nous y arriverons »), qui a accueilli plus d'un million de Syriens, d'Irakiens et d'Afghans en 2015 et 2016. Enorme et si peu à la fois !

**Devant la dizaine de familles descendant du bus, les fantasmes ont cédé la place à la solidarité.** Très vite, des dizaines de bénévoles organisent activités sportives et ateliers de cuisine, donnent des cours de français, conduisent les familles au supermarché... Joude, Aya et Zain Alsham, leur fille de 1 an, partagent alors un appartement de trois pièces avec une autre famille. Le rêve ? Oui et non. « La cohabitation a été difficile. Nous étions heureux d'avoir un toit, mais tous les Syriens ne vivent pas de la même façon. Le quotidien était bruyant et houleux. » Joude omet de dire combien la période fut éprouvante, sa maîtrise du français lui ayant valu d'être sollicité à n'importe quelle heure du jour et de la nuit par les autres Syriens et leurs interlocuteurs, des bénévoles aux autorités. Dès l'été 2016, ce diplômé de l'université d'Alep en français langue étrangère (FLE) entreprend d'enseigner sa matière à ses compatriotes, persuadé que « pour s'intégrer, il faut absolument parler la langue ». Il a aussi pour but de finir un master interrompu par la guerre. Début septembre, Joude se présente à l'université de Rennes-2 avec ses papiers et ses diplômes conservés pendant cinq ans dans un sac à dos noir. Son dossier étant bon, il intègre le master 1 de FLE. Chinois, Colombiens, Kazakhs, Cambodgiens, Algériens, Irlandais, Américains... le Syrien rejoint avec bonheur une communauté internationale d'une cinquantaine d'amoureux de la langue française. Pour cet amateur du « Petit Prince », du « Silence de la mer » et des poèmes de François Villon, c'est merveilleux. Reste que, au quotidien, rien n'est simple ! Les allers-retours en train de Martigné-Ferchaud à Rennes sont compliqués, lents et coûteux. Avec l'aide d'une marraine et de Khaled el-Char, directeur d'usine à Châteaubriant, il réussit à s'acheter, sur Leboncoin, une voiture d'occasion à 700 euros. D'origine syro-libanaise, Khaled est arrivé en France en 1985 pour y faire des études d'ingénieur. Trente ans plus tard, ce père de famille accompagne les réfugiés syriens de sa région. « Un devoir moral et humain, déclare-t-il. Les ○ ○ ○



Chaque vendredi matin, c'est le marché à Martigné-Ferchaud, l'occasion de se familiariser avec la vie quotidienne en France.

○ ○ ○ Syriens débarquent en France persuadés qu'ils auront une maison, un emploi ou, au moins, de l'argent en attendant de trouver un travail. Le problème, c'est que l'accès au travail est conditionné par la maîtrise de la langue française et que, après une période d'accueil en centre de transition, ils doivent eux-mêmes trouver un logement dans le parc privé ou social. Une gageure dans leur situation ! Côté aides financières, c'est très loin d'être aussi généreux qu'on l'imagine. Joude et Aya touchent l'aide personnalisée au logement (APL) et 250 euros d'allocations familiales par mois. Mais la grande question sera celle des enfants. En Syrie, par exemple, leur éducation est l'affaire de tous, elle est partagée, au quotidien, par la communauté des adultes. Ici, la responsabilité incombe aux parents. Pour s'intégrer, il faut acquérir le mode de fonctionnement inconscient d'une société. Et c'est cela le plus difficile. » Francophones, éduqués, urbains et indépendants, Joude et Aya ont davantage de chances de s'adapter sans trop de soucis.

« Une maison à moi pour être libre. » Tel était le souhait d'Aya, rétive aux normes syriennes véhiculées par les autres réfugiées. En janvier, le couple emménage dans sa maison près de Rennes. Contrairement à l'immense majorité des épouses, Aya a toujours travaillé, comme prof d'anglais, conduit régulièrement, sait nager... « Vivre avec les autres, c'est trop compliqué, dit-elle. Les femmes passent leurs journées à médire, à se plaindre, elles rechignent à apprendre le français. Moi, je me suis réinscrite à l'université, car mon objectif c'est

“  
**MARTIGNÉ-FERCHAUD EST MA VILLE DE NAISSANCE FRANÇAISE.**  
 ”

JOUDE JASSOUMA

de finir mes études de littérature française. » Joude et Aya ont aussi inscrit leur fille à la crèche et lui parlent en arabe et en français. Dans la voiture, sur fond de France Inter, Joude avoue prendre de la distance à l'égard de la communauté syrienne, trop critique vis-à-vis de leur indépendance. « Je viens d'Alep, dit-il, mais ma ville est détruite. Pour le gouvernement syrien, je suis un déserteur. Je ne peux retourner ni là-bas ni en Turquie. Ma vie est désormais ici et Martigné-Ferchaud est ma ville de naissance française. » La France sera aussi le pays de leur futur enfant, dont la naissance est prévue à la fin de l'été. Aya a hésité à le garder, épuisée par sa fille, enfant hyperactive marquée par la guerre. « Mais je n'ai pas pu avorter. Trop d'enfants syriens ont déjà disparu », lâche-t-elle dans un souffle. Le couple va poursuivre son chemin. Également diplômé en électronique, Joude veut travailler en parallèle de ses études, tandis qu'Aya attend les résultats de ses évaluations, cuisinant des spécialités syriennes et voyant des amis, réfugiés eux aussi, désireuse de maintenir un lien avec sa culture. Sous un soleil quasi printanier, Zain Alsham (alias « la plus jolie fille de Damas ») court entre les premières jonquilles, s'émerveille devant un caillou, comme tous les enfants du monde. Cela signifie-t-il que tout va bien ? Non. À 7 ans, la fille cadette d'amis syriens du couple, qui s'apprentent à quitter Redon pour Strasbourg, est toujours muette, traumatisée depuis qu'elle a assisté à des tirs, en 2011. Quant à Aya, elle vient d'apprendre que son frère avait été arrêté en Syrie et envoyé sur le front contre Daech... À 4 000 kilomètres d'Alep, la guerre est toujours là. Vivre sera un long combat. ■

CATALINA MARTIN-CHICO

# REPORTAGE

LES BRETONS D'ALEP



Même nationalité, mais aspirations différentes... Aya n'est pas toujours comprise par les autres réfugiées.



À Martigné-Ferchaud, réfugiés et volontaires forment une « famille de cœur ».

## JOUDE, L'INDOCILE

Avec l'aide de Laurence de Cambronne, ex-rédactrice en chef à ELLE, Joude Jassouma a tenu à raconter son histoire. Au fil des pages, on découvre un jeune Alépin indocile, bien décidé à faire de ses rêves une réalité : travaillant dès l'âge de 9 ans, Joude poursuit ses études d'électronique et de français contre l'avis paternel. Dans « Je viens d'Alep », il décrit une ville de culture et d'histoire où cohabitaient chrétiens, chiïtes, sunnites... À partir de 2011, le fracas de la guerre le rattrape, pulvérisant quatre domiciles, bousculant ses fiançailles, le jetant sur les routes avec son épouse et, bientôt, un nouveau-né. Entre l'armée de Bachar el-Assad, les rebelles et les islamistes, Joude, désireux d'apprendre et de vivre, refuse de choisir. Quel destin s'inventer ? Comment s'intégrer ? Si Joude, bénéficiaire d'une protection de l'Ofpra, n'a pas toutes les réponses, il formule un vœu : « Qu'un jour, en France, plus personne ne me considère comme un réfugié. »



Propriétaire près de Rennes, Chantal a accepté de louer sa maison à Aya et Joude en dépit de leur situation compliquée... « Une évidence », dit-elle.



« JE VIENS D'ALEP. ITINÉRAIRE D'UN RÉFUGIÉ ORDINAIRE », de Joude Jassouma et Laurence de Cambronne (éd. Allary). En librairie le 23 mars.